

ASDIWAL

Revue genevoise d'anthropologie
et d'histoire des religions

Sommaire

Entretiens	MAURIZIO BETTINI _____	7
	VINCIANE PIRENNE-DELFORGE _____	15
<hr/>		
Études		
PHILIPPE BORGEAUD	Antijudaïsme et théorie des figures : plagiat par anticipation, vol de langage et histoire des religions _____	33
MISGAV HAR PELED	The Cruel Pig of Extremadura: Francisco Pizarro's Porcine Legend in the Spanish Golden Age _____	47
AARON W. HUGHES	History of Religion or Histories of Religion: Unmooring an Object of Study _____	67
PAUL CHRISTOPHER JOHNSON	<i>Automata</i> : les mécanismes de la religion en France et au Brésil _____	79
RUSSELL T. MCCUTCHEON	« L'Homme est la mesure de toute chose... ». À propos de la fabrication des religions orientales par l'histoire des religions en Europe _____	105
JAMES ROBSON	Le taoïsme, perdu puis retrouvé _____	127
<hr/>		
Table ronde:	<i>Frank Lestringant et l'écriture géographique à la Renaissance</i>	
MICHEL JEANNERET	Présentation _____	151
FREDÉRIC TINGUELY	L'insulaire de Frank Lestringant _____	152
DOMINIQUE JAILLARD	Cannibalisme et eucharistie _____	154
NICOLAS FORNEROD	L'invention d'un regard critique sur la littérature des voyages : Frank Lestringant et l'expérience huguenote en Amérique au xvi ^e siècle _____	157
DORINE ROUILLER	L'atelier du cosmographe _____	160
<hr/>		
Notules d'histoire des religions		
YOURI VOLOKHINE	Sixième série (§24 à 29) _____	163
<hr/>		
Recherche		
THOMAS GALOPPIN	Animaux et pouvoir rituel dans les pratiques « magiques » du monde romain _____	187
PHILIPP HETMANCZYK	Economic Rationality, Gift Economy, and Costly Burials in China. On a Blind Spot in Economic Explanations of Religion _____	191
LARA DUBOSSON-SBRIGLIONE	Le culte de la Mère des dieux dans l'Empire romain _____	197
<hr/>		
Comptes rendus		201

NICOLE BELAYCHE, VINCIANE PIRENNE-DELFORGE éd.s., *Fabriquer du divin. Constructions et ajustements de la représentation des dieux dans l'Antiquité*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015 (Daniela Bonanno); JEAN-FRANÇOIS BERT dir., *Henri Hubert et la sociologie des religions. Sacré, Temps, Héros, Magie*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2015 (Renée Koch Piettre); CORINNE BONNET, LAURENT BRICAULT, *Quand les dieux voyagent. Cultes et mythes en mouvement dans l'espace méditerranéen antique*, Genève, Labor et Fides, 2016 (Francesco Massa); CLAUDE CALAME, *Qu'est-ce que la mythologie grecque ?*, Paris, Gallimard, 2015 (Frank Müller); DANIEL DUBUISSON, *Religion and Magic in Western Culture*, Leiden – Boston, Brill, 2016 (Monika Amsler); *Hymnes orphiques*, texte établi et traduit par MARIE-CHRISTINE FAYANT, Paris, Les Belles Lettres, 2014 (Philippe Borgeaud); MAURICE GODELIER, *L'imaginé, l'imaginaire & le symbolique*, Paris, CNRS éditions, 2015 (Youri Volokhine); JULIA KINDT, *Rethinking Greek Religion*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012 (Vinciane Pirenne-Delforge); RUSSELL T. MCCUTCHEON, *A Modest Proposal on Method: Essaying the Study of Religion*, Leiden – Boston, Brill, 2015 (Nicolas Meylan); MICHAEL MEERSON, PETER SCHÄFER éd.s., *The Life Story of Jesus: Two Volumes and Database, vol. I: Introduction and Translation, vol. II: Critical Edition*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2014 (Daniel Stökl Ben Ezra); SASKIA PEELS, *Hosios. A Semantic Study of Greek Piety*, Leiden – Boston, Brill, 2015 (Dominique Jaillard); FRANCESCA PRESCENDI, *Rois éphémères: enquête sur le sacrifice humain*, Genève, Labor et Fides, 2015 (Giulia Capasso); KONRAD SCHMID, CHRISTOPH UEHLINGER éd.s., *The Life Story of Jesus – Laws of Nature. Legal Interpretations of Cosmic Phenomena in the Ancient World. Himmelsgesetze – Naturegesetze, Rechtsförmige Interpretationen kosmischer Phänomene in der antiken Welt*, Fribourg – Göttingen, Academic Press – Vandenhoeck & Ruprecht, 2016 (Anne-Caroline Rendu Loisel); CLAUDINE VASSAS, *Esther. Le nom voilé*, Paris, CNRS éditions, 2016 (Elisa Carandina).

Entretien avec Maurizio Bettini



Maurizio Bettini est professeur de Philologie grecque et latine et d'Anthropologie du monde ancien à l'Université de Sienne, où il a fondé le Centre inter-départemental AMA (Antropologia e Mondo Antico). Depuis 1992, il enseigne régulièrement au Department of Classics de l'University of California à Berkeley. Il est responsable de la collection « Mythologica » chez l'éditeur italien Einaudi et de la collection « Antropologia del Mondo Antico » chez Il Mulino. Il collabore à la page culturelle du journal *La Repubblica*. Maurizio Bettini a publié de nombreux essais scientifiques, parmi lesquels on mentionnera : *Antropologia e Cultura Romana* (Roma, La Nuova Italia Scientifica, 1986) ; *Nascere. Storie di donne, donnole, madri ed eroi, un lungo viaggio nel mondo della mitologia della nascita e delle credenze sugli animali* (Torino, Einaudi, 1998) ; *Voci. Antropologia sonora della cultura antica, studio antropologico della vocalità antica, umana e animale* (Torino, Einaudi, 2008) ; *Le portrait de l'amant(e)* (trad. par G. Bouffartigue, Paris, Belin, 2011) ; *Je est l'autre ? Sur les traces du double dans la culture ancienne* (Paris, Belin, 2012) ; *L'elogio del Politeismo. Quello che possiamo imparare oggi dalle religioni antiche* (Bologna Il Mulino, 2014 ; trad. française Paris, Les Belles Lettres, 2016) ; *Il dio elegante. Vertumno e la religione romana* (Torino, Einaudi, 2015). Il est également auteur de romans de fiction.

Maurizio Bettini, pouvons-nous dire que vous avez été l'initiateur de l'anthropologie du monde antique en Italie ?

Oui, d'une certaine manière, je pense avoir initié l'anthropologie du monde ancien en Italie, en particulier en ce qui concerne la culture romaine. Toutefois, je ne l'ai pas fait tout seul : je l'ai fait avec un groupe d'amis, de jeunes élèves. Le faire avec des amis, c'est quelque chose de très beau. Nous avons créé une équipe à Sienne, qui a très bien travaillé, et notre travail a donné, j'imagine, une tournure un peu différente aux études des antiquisants en Italie. Nous avons introduit quelques formes d'anthropologie dans les études classiques. Des formes, parce que l'anthropologie n'est pas unitaire, il y a des courants qui diffèrent beaucoup entre eux.

Pouvez-vous définir cette discipline en deux mots ?

Je me souviens d'un ami – que j'ai beaucoup aimé – Giovanni Battista Bronzini qui disait quelque chose qui m'a toujours frappé : « l'anthropologie n'est pas une discipline, mais une façon de penser, une façon de regarder les choses ». C'est un point sur lequel les anthropologues ne sont pas tous d'accord ; ils n'aiment pas entendre que l'anthropologie n'est pas une discipline. C'est normal. C'est un paradoxe. Mais c'est un beau paradoxe, car l'anthropologie, en plus du fait d'être une discipline avec ses outils, ses modèles de pensée, etc., est aussi une façon de regarder les choses. Pour moi, l'anthropologie du monde ancien est avant tout une manière de regarder l'Antiquité d'un point de vue qui n'est pas commun, d'un point de vue qui est nouveau. Prenons l'exemple des images : nous pouvons les regarder tel un objet qui travaille, qui est actif

dans les récits des Anciens. Qu'est qu'une image dans les récits? Quels sont ses fonctions, ses pouvoirs, ses signifiés? Voilà une première série de questions anthropologiques à propos des images. Ou encore, quelle est l'identité d'une image? Est-il possible pour une image de dire « je » et dans quelle mesure ou quelle dimension? Nous pouvons en arriver enfin à nous demander: que signifie « être une image » dans un réseau culturel comme celui de la culture romaine? Voilà, je pense, un exemple d'anthropologie du monde ancien. Je peux prendre encore un autre exemple, un peu plus extrême: la métrique, qui est une discipline très dure et très bien formalisée. Cependant, on peut aussi la regarder d'un point de vue différent, c'est-à-dire comme un outil capable de créer un discours d'autorité. Donner de l'autorité à un discours signifie lui conférer la capacité de persuader, d'interagir activement avec un interlocuteur. Mais comment est-il possible de construire de l'autorité en utilisant la métrique? Quand je dis métrique, je pense au sens large du terme, c'est-à-dire à tout ce que comporte le système romain archaïque: les allitérations, les homophonies, les blocs isosyllabiques, les retours disciplinés des mêmes quantités, etc. Toutes ces figures, que nous appelons des jeux phonétiques, de Plaute, de Livius Andronicus lorsqu'il traduisait l'*Odyssée*, ne sont en réalité pas seulement des jeux mais aussi des moyens pour créer un discours qui dépasse les limites du quotidien, qui a de l'autorité en soi-même, indépendamment de la présence de l'auteur. Autrement dit, derrière les mots du texte se développe une musique secrète qui laisse entendre la voix de l'autorité. Une réflexion de ce type, qui va au-delà de l'approche traditionnelle de la métrique, fait aussi partie de ce que j'entends par « anthropologie du monde ancien ».

8

Venons-en maintenant au champ dans lequel vous avez expérimenté la méthode d'analyse dont vous êtes en train de parler, c'est-à-dire la culture gréco-latine. Pourquoi avez-vous choisi celle-ci et non pas une autre culture éloignée?

J'avais déjà – si je puis utiliser cette métaphore – des racines dans le monde de l'Antiquité car mon grand-père maternel était professeur de latin et de littérature latine à l'Université de Rome. Il avait commenté Horace, Tibulle, etc., et avait écrit une histoire de la littérature latine. À sa mort, alors que j'étais en dernière année du lycée, j'ai hérité de sa bibliothèque et aussi de cet exemple du « grand homme » de la famille. Ainsi, pour suivre ses pas et par amour pour la littérature, j'ai décidé de m'orienter, au sein de l'université, vers des études classiques. Mais à la fin de mes études académiques, je ne ressentais que très peu d'enthousiasme pour l'approche traditionnelle de l'Antiquité et de la philologie classique. C'est à ce moment précis que les choses ont pris une tournure que peut-être mon grand-père maternel, très traditionaliste, n'aurait pas appréciée. Alors que j'étais encore étudiant en linguistique à Pise, j'ai eu l'occasion de suivre des séminaires d'Émile Benveniste. À l'époque, je ne savais que très peu le français, mais j'ai été ébloui par ce petit homme qui parlait avec une voix très souple, très douce, tout en disant des choses merveilleuses. Il était vraiment extraordinaire. Ce cours est devenu plus tard une partie du *Vocabulaire des institutions indo-européennes*¹. Il est tombé malade l'été suivant et il est décédé quelques temps après. J'ai donc eu la chance inestimable de le rencontrer quand il était encore actif, peu de mois avant sa maladie. Durant ces séminaires, alors que j'ignorais tout de lui si ce n'est qu'il était un grand linguiste, j'étais un de ces étudiants éblouis par sa capacité de mettre ensemble des choses que jamais je n'aurais cru pouvoir être combinées.

1 ÉMILE BENVENISTE, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969.

Par la suite, avec un ami, Alberto Borghini, qui était plus anthropologue et linguiste que moi, nous avons commencé à travailler ensemble sur l'Antiquité classique en utilisant ces angles d'approche. C'est seulement après cela que j'ai lu Lévi-Strauss – puis Marcel Mauss parce que Lévi-Strauss citait Marcel Mauss à chaque pas – et que j'ai été amené à faire de l'anthropologie par moi-même.

Il y a un moment précis, je m'en souviens très bien, alors que j'avais vingt-sept ou vingt-huit ans, où j'ai formulé une sorte de projet personnel, qui resurgit dans mes souvenirs, mais dont je n'ai jamais parlé à personne. J'avais lu avec passion les *Quaderni dal carcere* de Gramsci², j'avais une passion politique assez forte. J'avais déjà découvert Claude Lévi-Strauss et développé une passion pour l'anthropologie structurale, et j'avais toujours aussi cette passion pour la littérature. Alors, j'ai pensé : « si je pouvais mettre ensemble ces trois composantes, à savoir une tension civile et politique avec une rigueur anthropologique, linguistique, formelle – comme Claude Lévi-Strauss – et un intérêt pour la beauté, pour le style de l'expression, je réaliserais un rêve ». Je ne pense pas, aujourd'hui, l'avoir vraiment réalisé, mais il me semble que dans mon itinéraire intellectuel et humain, ces trois composantes-là se sont manifestées quelques fois.

Vous avez déjà cité vos influences intellectuelles, mais peut-être aimeriez-vous ajouter quelques noms qui ont été importants pour votre formation ?

Dans la philologie classique plus « traditionnelle », je voudrais d'abord mentionner mon maître à l'Université de Pise, Marino Barchiesi, un philologue et un « homme de lettres » extraordinaire. Ensuite Sebastiano Timpanaro, Scevola Mariotti et Alfonso Traina, j'ai beaucoup appris de leur travail et de leurs conversations amicales. Parmi les étrangers, philologues d'un passé désormais reculé, je pense que je citerais Eduard Norden, que j'ai lu avec passion et dont l'approche tant philologique, que religieuse et culturelle de l'Antiquité romaine m'a en particulier beaucoup intéressé. Ensuite, dans le terrain de l'anthropologie, il y a Clifford Geertz, et parmi les anthropologues plus jeunes Francesco Remotti et Carlo Severi, amis et sources d'inspiration. Et je dois citer aussi Marcel Detienne, qui est un ami avec lequel je ressens une grande affinité.

9

Vous définiriez-vous comme un historien des religions ? Quel est votre rapport à cette discipline ?

L'histoire des religions m'a toujours intéressé, et m'intéresse encore aujourd'hui. Je me souviens d'une petite anecdote : une fois, alors que j'étais tombé malade et que je devais malheureusement rester au lit pour une période assez longue, j'avais lu les volumes de la *Sociologie de la religion* de Max Weber³. C'était bizarre, n'est-ce pas ? On se moquait de moi en disant : « Tu es malade et tu lis Max Weber ! », mais c'était un grand moment parce que je n'avais rien d'autre à faire, alors je pouvais me consacrer totalement à la lecture. Donc l'histoire des religions est quelque chose qui m'a toujours intéressé, mais je ne suis pas un historien des religions. Absolument pas. Je ne le prétends même pas car c'est une discipline spécifique. Toutefois, il y a des choses qui m'intéressent beaucoup dans l'histoire des religions, notamment la religion romaine puisqu'elle correspond à mon idée de système. J'y vois – dans la religion romaine et la grecque que je

2 ANTONIO GRAMSCI, *Quaderni dal carcere*, Torino, Einaudi, 1948-1951.

3 MAX WEBER, *Sociologia della religione*, a cura di P. Rossi, Milano, Edizioni di Comunità, 2002 (*Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, Tübingen, Mohr, 1920-21).

connais moins – un système culturel qui travaille avec ses contradictions et ses lacunes et qui ressemble à une langue, et c'est pour cela qu'il me passionne. Ce n'est pas seulement un système symbolique mais aussi un système humain ; il y a de l'humanité là-dedans. Il y a des pratiques. L'enracinement de ce système culturel est très profond. Ce sont ces axes qui me passionnent ; l'axe horizontal de relation systématique et l'axe vertical qui rejoint les profondeurs les plus éloignées de la culture romaine. Par conséquent, grâce à ces composantes, il s'agit là d'un champ d'étude inépuisable.

Pour faire écho à votre projet qui était aussi quelque part politique, quelle est, d'après vous, la place de l'historien, de l'anthropologue du monde ancien, dans les débats politiques actuels ? Préférez-vous faire des liens directs avec l'actualité ou, au contraire, laisser le public tisser ces liens en partant de vos écrits ?

10

Je pense que dans mon itinéraire intellectuel, culturel, il n'y a pas exactement une composante politique, mais plutôt civile, surtout ces dernières années. Il y a des choses dans la vie civile qui m'intéressent – ou bien qui me préoccupent – et que je pense être fondamentales, comme le thème des droits : les droits de l'homme, les droits de la femme, le droit en général ou les débats sur les genres. C'est plus facile d'entrer en rapport avec les mondes anciens par le biais de tels thèmes. Prenons un exemple : nous pouvons nous demander si le monde ancien connaissait les droits de l'homme ? C'est une question bizarre, non ? Nous serions enclins à répondre directement : « Mais non ! Ce n'est pas possible parce qu'ils pratiquaient l'esclavagisme et que la femme n'était pas reconnue à part entière ». Ces affirmations sont vraies. Effectivement dans l'antiquité, il n'y avait pas de droits de l'homme. Toutefois, nous pouvons chercher à identifier les formes culturelles spécifiques sous lesquelles les Grecs et les Romains se posaient des questions qui, d'une manière ou d'une autre, se rapprochent de ce que nous appelons aujourd'hui les « droits de l'homme » : des catégories et des termes de la pensée, des manières de voir qui, parfois, n'ont pas d'équivalent dans la modernité. C'est une dimension qui aide passablement à découvrir, non pas les Anciens, mais les contemporains. Alors que nous découvririons que chez les Anciens, c'étaient les dieux qui étaient délégués pour veiller sur les droits fondamentaux, chez nous, l'horizon religieux a disparu. De nos jours, l'horizon des droits de l'homme, c'est avant tout l'Homme et son intégrité. À Rome ou en Grèce, ce sont les dieux qui étaient invoqués comme témoins de la durée des droits. Face à cette différence on a un dépaysement, et cela aide beaucoup à comprendre ce que sont pour nous les droits de l'Homme. Une nouvelle religion ? La seule forme (résiduelle) de « sacré » qui résiste dans nos sociétés ?

De même, grâce à la comparaison entre polythéisme et monothéisme sur un terrain tel que celui de la tolérance religieuse, nous comprenons toute la complexité de cette notion. Chez les Anciens, dans le polythéisme, il n'y avait aucune dimension de tolérance religieuse. Tout simplement parce qu'on n'en avait pas besoin : les dieux des autres étaient considérés comme des dieux à part entière. Donc, il n'y avait rien à « tolérer ». On pouvait même « traduire » un dieu étranger en lui donnant le nom d'un dieu qui appartenait à sa propre culture, ou l'importer à l'intérieur de son propre panthéon de divinités. Cela aide à comprendre ce qu'est la tolérance pour nous. Tandis que nous la considérons comme une grande vertu – c'est la vertu civile par excellence – on découvre que pour d'autres cultures elle n'est pas vraiment une vertu, elle n'existe pas, simplement parce que ces cultures n'en ont pas besoin, mais non parce qu'elles sont barbares ou inciviles.

Parfois, dans mes écrits, je fais explicitement référence à ces différences entre le monde polythéiste et nous, tandis que parfois, je préfère aussi laisser le lecteur suivre son chemin personnel sur de tels sujets.

Depuis 1992, vous travaillez régulièrement entre deux pays : les États-Unis (Berkeley) et l'Italie. Que vous apporte le déplacement entre ces deux cultures ? Et que pensez-vous apporter à ces cultures ?

En général, je pense que les déplacements sont toujours bénéfiques. Prenons l'exemple célèbre de Descartes qui allait à l'extérieur pour penser. Être un étranger dans la langue, dans la culture, etc., aide à se concentrer. C'est déjà un aspect qui m'apporte beaucoup. De plus, les États-Unis et plus précisément la Californie ont une culture originelle et riche où beaucoup de choses se passent, avant qu'elles n'arrivent en Europe. Et pour moi cela est très important. Au début des années quatre-vingt-dix, je me souviens d'y avoir découvert – j'ai honte de le dire – la question des études genres comme un objet d'étude formalisé. Il existait déjà des départements de *Women's Studies* alors qu'en Italie il n'y avait que les féministes et des choses plus politiques et plus spontanées.

Cette possibilité de transformer les *Transgenders* et les *Women's Studies* en projet intellectuel et académique (il y avait la possibilité d'écrire des dissertations sur ces objets) m'a ouvert les yeux. Et de même en ce qui concerne les animaux. En effet, j'avais déjà un intérêt pour le monde animal et pour la représentation de l'animal en tant que métaphore de l'humanité ; une construction de l'animal en fonction de ce que l'on voulait dire à propos de l'homme. Il y a toute une encyclopédie animale extraordinaire qui explique beaucoup de notre image du monde, et de l'humanité en particulier. J'ai eu l'occasion de donner quelques cours à Berkeley sur le sujet et je me souviens d'étudiants qui étaient déjà sur ces terrains et qui me donnaient des impulsions, des idées, qui me stimulaient. Dès lors, quand je suis revenu en Italie, certaines personnes étaient déconcertées en me voyant travailler en particulier sur la belette, un objet d'étude qu'ils ne considéraient pas comme sérieux... Puis ces recherches ont fait l'objet d'une publication⁴, un livre que j'avais justement écrit à Berkeley. Et aujourd'hui, je rencontre des gens qui gèrent de grands projets sur les animaux ! Donc il y avait là, en Californie, des idées en avance que j'ai eu la chance de connaître. J'étais présent au bon moment, je pense.

11

Et maintenant une question programmatique. Quel est, à votre avis, le futur des sciences de l'Antiquité ? Auriez-vous des conseils à donner pour l'étude de cette branche dans un moment comme le nôtre où l'on se désintéresse de plus en plus de l'Antiquité ?

Je peux mettre en avant ce qui peut être dangereux pour l'Antiquité et que nous ne devrions pas faire. Je pense que nous devrions éviter à tout prix de s'enfermer dans les départements universitaires dans lesquels nous travaillons très strictement et traditionnellement sur des sujets qui ne sont pas exportables. La chose la plus dangereuse est d'accepter l'idée que nous sommes dans un ghetto, dans une réserve indienne protégée ou même financée par l'État, dans laquelle on s'enivre comme les Indiens, aux dépens de la communauté. Au contraire, il faut exporter vers l'extérieur nos expertises, nos connaissances, l'amour que nous portons aux

4 MAURIZIO BETTINI, *Nascere. Storie di donne, donnole, madri ed eroi*, Einaudi, 1998.

sujets antiques. Mais là il y a encore un danger – symétrique et inverse par rapport à l'autre – qui est celui de l'actualisation de l'Antiquité. Je vois beaucoup de collègues, beaucoup d'amis qui désormais travaillent uniquement sur la réception de l'Antiquité; sur ce que l'Antiquité est devenue dans la poésie contemporaine, dans le cinéma, dans le théâtre, les reprises existantes telles que « Pasolini et l'Antiquité », « Pasolini et Médée », etc. Cela est très bien, mais il faut penser qu'en faisant seulement cela, l'Antiquité va disparaître. En effet, si on s'intéresse à Pasolini et l'Antiquité, on commence déjà à ne plus s'intéresser à l'Antiquité en tant que telle. C'est Pasolini, pas l'Antiquité, qui est nécessairement au centre de l'attention. Par conséquent, l'Antiquité va disparaître de l'horizon, s'estomper. Il s'agit de la faire disparaître petit à petit derrière la modernité et c'est dangereux.

Je pense, dès lors, que la ressource la plus importante, la plus précieuse que nous ayons, c'est la différence en même temps que l'analogie, c'est-à-dire il faut insister sur le fait que le monde ancien est un monde fascinant, riche, parce qu'il était très différent et en même temps très proche de nous. Très proche car les Anciens sont évidemment une partie de nous d'une certaine façon. Nous avons lu et relu leurs livres pendant des siècles. Ils sont donc en nous, mais ils sont aussi en dehors. Il s'agit donc de souligner tous les aspects de la différence, de l'être lointain. Ne pas les actualiser parce que si nous disons que les Romains étaient tout simplement « comme nous », alors nous n'avons plus besoin d'eux, non ? Si effectivement ils sont comme nous, pourquoi alors s'intéresser à eux ? Je me souviens d'un étudiant qui m'a dit une fois : « Je n'ai pas besoin d'Aristophane, j'ai déjà Johnny Cash ». Je lui ai répondu : « Johnny Cash c'est nous, notre culture, la culture de nos jours, de nos paysages urbains. Aristophane c'est l'autre, et nous avons besoin de l'autre, pas du même. Le même est déjà à la maison, chez toi ».

12

Pouvez-vous nous dire quelques mots sur vos projets actuels ?

C'est une question aussi intéressante que difficile, étant donné mon caractère... Un livre sur Vertumnus, *Il dio elegante*, est en cours de publication⁵. C'est une réflexion sur cette divinité, très fascinante et bizarre, mais aussi sur l'identité divine en général et sur sa pluralité : être plusieurs et un. Toutefois, ce n'est pas vraiment un projet puisque sa sortie est déjà prévue.

Le projet le plus difficile est sans doute celui de Berkeley, les *Sather Lectures* que je donnerai en automne 2017. J'ai médité sur ce que je pourrais et voudrais aborder et, après mûres réflexions, j'ai opté pour une série de conférences sur ce que les Romains n'ont pas eu par rapport aux Grecs – parce qu'ils l'ont eu différemment. Prenons un exemple : les Romains n'ont pas eu un mythe cosmogonique. Ils ne se sont jamais posé la question : « Pourquoi est-ce que le monde est là ? Pour quelle raison ou selon quels principes le monde a-t-il été créé ? ». Ceci vient du fait qu'ils pensaient la cité comme un cosmos, comme un *mundus*. Par conséquent, le mythe cosmogonique des Romains est le mythe de fondation de la cité. De la même manière, les mythes théogoniques des Romains correspondent aux pratiques officielles utilisées pour installer les dieux et consacrer leurs temples (quand les dieux « naissent », comme le dit Ovide dans les *Fastes*). À Rome, tout se passe à travers l'image et le modèle de la cité. Un autre exemple : les Romains n'ont pas eu de métrique véritable. Ils ont imité, importé, la métrique des Grecs. Mais il est évident que, avant d'accepter complètement la métrique de Grecs, ils en avaient déjà une propre et qu'ils l'avaient conçue de façon différente. En effet, ils travaillaient sur la parole et le langage bien avant que les Grecs n'aient influencé leur tradition, mais ils

⁵ MAURIZIO BETTINI, *Il dio elegante*, Torino, Einaudi, 2015.

le faisaient d'une manière différente et tout aussi fascinante. Les Romains n'étaient pas des barbares, des primitifs. Ils n'ont pas pris la culture des Grecs parce qu'ils n'en avaient pas une propre, mais ils ont décidé que cela serait la culture dominante.

J'ai une dernière question, plus personnelle. J'ai toujours été fascinée par les innombrables sujets que vous abordez dans vos publications. Vous êtes un scientifique, vous êtes un artiste, et je me demandais comment vous arriviez à concilier cela? Il faut savoir que rien qu'en consultant votre page Wikipédia, nous y trouvons trente-six livres.

Avant toute chose, il faut avoir une famille qui accepte l'idée que je passe beaucoup de temps, peut-être même trop, à travailler... Après, il faut dire que le temps que je passe à Berkeley, en général, est très productif car que je suis seul et j'ai du temps pour moi : je n'ai pas de réunions ni de problèmes administratifs, donc je peux me dédier complètement à la recherche dans une bibliothèque remarquable, avec des étudiants qui apportent beaucoup à la discussion. Mais, pour être honnête, il est vrai que je travaille beaucoup. Je travaille aussi pendant le week-end et les vacances. En plus, j'aime écrire et que j'ai de la facilité. Cela me procure du plaisir, cela me réalise et surtout m'aide à donner une structure à mes pensées. En plus, arrivé à un certain stade dans une carrière, on a déjà réalisé beaucoup de choses et il est possible de puiser en soi-même.

Je me passionne effectivement pour des sujets différents. Par exemple, j'étais tombé amoureux de la parenté puis, des animaux, de la voix, de l'image, de la religion ancienne. Parfois, je reviens sur certains sujets que j'ai déjà traités. Je suis un peu comme un adolescent : qu'est-ce qu'un adolescent ? C'est une personne qui suit ses enthousiasmes et je me retrouve dans ce comportement. Mes étudiants sont aussi contents de cette façon de procéder. Je n'ai jamais répété un cours car j'aime changer et aborder quelque chose de nouveau à chaque fois. C'est ma dimension. Peut-être sont-ce des défauts terribles que je suis incapable de discerner tellement ils sont grands. Mais, de toute façon, je vais continuer de cette manière parce que c'est ce qui me passionne et me donne de l'enthousiasme. Un ami de Sienna, Mario Lentano, m'a dit : « C'est parce que tu as la passion » et c'est vrai. Les résultats, n'importe lesquels, sont beaucoup moins importants que la passion.

Propos recueillis par Francesca Prescendi
Transcription Sumiko Chablaix